Françoise Giroud : Luis Mariano vient de recevoir trois gifles (de sa maman)

Il avait pris l'avion malgré sa défense

AH ! qu'il est bon d'entendre rire, de se sentir au creux d'une salle chaude, qu'aucun col d'habit ne paralyse dans son enthousiasme.

On sort si souvent du théâtre, à Paris, avec le sentiment d'être très bête parce qu'on n'a rien compris de la Légion d'honneur, on sort si souvent du théâtre accablé d'ennui que le spectacle du Châtelet prend la saveur d'un rire de gosse au milieu d'un conseil d'administration.

« Le Chanteur de Mexico » ne donne pas à penser. C'est tout simplement une opérette dont l'histoire ne vaut pas d'être contée, mais vaut d'être chantée.

Luis Mariano chante donc. En chapeau, sans chapeau, en bottes de cheval, en costume mexicain, il escalade les octaves d'une voix tendre et pure dont l'Opéra aurait pu s'honorer.

Quand il est arrivé à Paris, inconnu, pauvre, mais Espagnol comme don Juan, il s'est présenté au concours de l'Opéra-Comique. Il attend encore le résultat, une réponse !

— Ces zens-là, y sont même pas polis ! dit-il.

Lui, il est poli et il doit probablement à sa race une sorte de grâce fière, un corps nerveux, une façon de porter haut sa jolie tête qui le font très différent du classique « chanteur de charme ».

Pour l'état civil, Luis Mariano Gonzalez a trente ans. Pour les sept mille admiratrices qui ont fondé le club des Marianistes, pour celles qui lui jettent des fleurs sur la scène, qui l'attendent à la sortie du théâtre et qui lui écrivent mille lettres par mois, il a l'âge d'être aimé. Pour sa mère, il a dix ans. Et pour ses amis... mettons qu'il en ait douze, à peine.

Cet homme, qui fait l'objet de tant de rêves féminins, est un enfant, un petit enfant qui s'amuse fort avec les beaux jouets que la vie lui a donnés et qui s'appellent la gloire et la fortune.

Sa voix d'or, il en use comme les rossignols, sans y penser. Il bavarde aussi comme les oiseaux, il est vif, rapide, volubile, il va, il vient, il éclate de rire, il met à son visage brun ses dents blanches comme une coquette met un collier de perles sur sa robe noire. Il est sans importance, sans poids, sans ride, sans arrière-pensée, il est charmant.

Comme on le paye cher, il s'est acheté une grande maison où l'on vit à l'espagnole

Il se trouve que lorsqu'il chante, à Paris, à Madrid, au Canada ou à New-York, pour la télévision, on le paye très cher. Alors il s'achète de nouveaux jouets : des chiens en peluche, une Cadillac verte, une Vierge en plâtre de Séville, une grande maison au Vésinet où l'on vit à l'espagnole, en famille. Et comme tous les enfants qui ont bon cœur, il s'est hâté d'acheter un beau cadeau pour maman.

Quand maman a reçu son manteau de vison, elle a pleuré en disant :

— Tout cela arrive quand je suis trop vieille...

— Il vaut mieux l'avoir vieille que de ne pas l'avoir du tout, a répondu papa.

Mais l'attendrissement n'a pas empêché Mme Gonzalez d'administrer trois gifles à son fils en apprenant qu'il avait pris l'avion malgré l'interdiction maternelle.

Luis Mariano a eu aussi une gouvernante. Il l'a connue lorsqu'il avait dix-neuf ans et qu'il était étudiant aux Beaux-Arts. Elle s'appelait Mlle Jeanne. Elle a régné sur lui, sur ses affaires, sur ses contrats, sur sa carrière, sur son sommeil, sur sa vie entière pendant dix ans.

Mais tous les enfants se lassent un jour d'être gouvernés, fût-ce pour leur bien. Depuis que Mlle Jeanne a disparu, Luis Mariano ressemble à un collégien en vacances.

Son climat naturel, c'est l'insouciante gaieté, et, du temps qu'il habitait Irun avec ses parents, François-ci se tourmentaient fort pour l'avenir de leur garçon si léger.

M. Gonzalez était garagiste et concessionnaire de Citroën. Il voulut initier son fils aux joies de la mécanique.

— C'est sale, disait le fils. Je préfère la musique.

— Bon, dit le père résigné. Tu apprendras le violon et ta sœur apprendra le piano.

— Le violon ne m'amuse pas...

— Alors tu ne feras pas de musique. Chez nous, les filles jouent du piano et les garçons du violon. Tant pis pour toi...

Mais l'enfant doué voulait exprimer ses dons. Il décida d'être peintre.

— Peintre ! gémit M. Gonzalez. Ce n'est pas un métier ! On ne fait pas vivre sa femme et ses enfants en barbouillant des toiles ! Architecte à la rigueur...

« J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie, dit aujourd'hui Luis Mariano. Mais le plus grande, c'est probablement la guerre d'Espagne. »

Ses parents réfugiés à Bordeaux, un peu désemparés, lui permirent de s'inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Au foyer désarticulé, un fils « artiste » ne paraissait plus aussi incongru.

Avec, les galopins de la ville, il exerça essentiellement l'art de resquiller dans les tramways. Il s'y montra si brillant qu'on lui décerna la « Médaille de la resquille ». Il s'en fut, très fier, la montrer à l'élue de son cœur qui devait avoir quinze ans et qui l'avait prié à goûter.

Pendant qu'il narrait ses exploits, il voyait la demoiselle et ses parents s'assombrir de minute en minute.

Hasard fatal : la bien-aimée était la fille du directeur de la Compagnie des Tramways ! On le jeta dehors, le cœur brisé. Il exhala sa douleur en apprenant « Ris donc Paillasse... », se présenta au Conservatoire de Bordeaux et y fut reçu.

Quand il débuta un jour de Noël à Chaillot il fallut le pousser en scène

Dans le jury se trouvait la cantatrice Janine Michaud.

— Votre voix, votre accent, votre tempérament ne sont pas d'un Français, lui dit-elle. Si vous voulez réussir, travaillez avec un professeur de l'école italienne... avec Fontecha par exemple. Les Gonzalez rentraient en Espagne. Mariano « monta » à Paris et se précipita chez Fontecha.

— Je suis pauvre, dit-il, je voudrais bien travailler avec vous, mais il faut me faire des prix.

— Des prix, tonna le professeur, apprenez, monsieur, que je ne fais de prix à personne !

Puis, l'ayant entendu, il ajouta :

— Je vous donnerai des leçons gratuites. Quand vous serez célèbre, vous me payerez.

Pour épargner le peu qu'il avait, il se rendait chez son professeur à pied. Il connut bientôt toutes les rues de Paris, toutes les vitrines. Il les connaît et les aime encore. Mais ce n'était ni un humilié, ni un ambitieux se répétant :

« Un jour, tout cela sera à moi... »

C'était, c'est encore, un jeune homme gai qui se disait :

« Comme tout cela est joli ! Peut-être que si je suis sage, peut-être que si je travaille bien, je pourrai un jour acheter ceci... ou cela...

Il a débuté un soir de Noël sur la scène du palais de Chaillot, en chantant l'opéra de Donizetti : *Don Pasquale*, avec la cantatrice Vina Bovy. Il avait vingt ans. Il comprit oruauement que quelque chose d'important allait se passer et, pris de terreur, il refusa d'entrer en scène, comme un écolier buté.

Deux gifles et une bourrade du régisseur le projetèrent devant le public : il chanta.

C'est Saint-Granier qui le signala au directeur de l'A.B.C. Il attendait alors la réponse de l'Opéra-Comique. La réponse ne venait pas.

« Tant pis pour eux, dit-il. Je ferai du music-hall. »

Ses camarades d'étude essayèrent de le dissuader, se moquèrent de lui, lui représentèrent sa déchéance.

— Aujourd'hui, dit-il en éclatant de rire, ils prennent encore le métro ! Et moi, je roule en Cadillac !

Paris le découvrit dans la première opérette qu'il créa : *La Belle de Cadix*. Il en avait fait aussi décors et costumes.

Aussitôt les cœurs flambèrent pour le joli ténor et on entendit un soir dans la salle une petite fille extasiée murmurer :

— Mamaa, je voudrais que M. Mariano soit mon papa...

— Et moi donc ! répondit la mère.

Il inspire des passions pures et d'autres qui le sont moins

Il inspire des passions relativement pures. Une inconnue qui lui envoya pendant cinq ans des violettes finit par lui avouer :

« J'ai des cheveux blancs... Je vous aime parce que vous ressemblez à mon fils qui a été tué à la guerre... »

En revanche, une autre avoue qu'elle a tapissé le plafond de sa chambre avec les photos de l'idole de façon à ne regarder que lui quand son mari prétend lui prouver sa flamme.

De l'utilisation du tenor dans la paix des ménages...

Les bruits les plus extravagants commencèrent à courir sur Luis Mariano. On le donna pour fils naturel de Mistinguett, d'Alphonse XIII... M. et Mme Gonzalez, outrés, vinrent d'Espagne pour voir un peu ce que le petit avait manigancé et s'il était aussi populaire qu'on voulait bien le dire.

Le premier soir où ils entrèrent dans la salle, Mme Gonzalez demanda à son mari :

— Combien as-tu donné à l'ouvreuse ?

— Deux francs.

— Tu aurais pu donner cinq francs ! dit-elle fièrement.

Sa sœur qui a une belle voix circule à moto

Surveille par Mlle Jeanne, Mariano habitait alors un petit appartement du boulevard Voltaire. Avec ses premières économies, il s'acheta son premier jouet : une 15 CV Citroën.

Incapable de conduire, distrait, follet, il la confia à papa. Le premier soir où il s'en servit pour se rendre au théâtre, papa veilla sur la voiture comme sur une jeune mariée. Il l'abandonna un instant pour aller embrasser son fils. Quand il revint, la voiture avait disparu.

Ce fut le premier gros chagrin de Mariano. Il pleurait, criait : « Ce n'est pas honnête de faire ça ! Ce n'est pas honnête ! »

Maintenant, il a un chauffeur, un Basque dévoué, François, qui est son meilleur copain et qui le suit partout. Sa mère lui a trouvé une gentille secrétaire, Micheline, qu'elle a enlevée à Line Renaud. Et elle a pris en main la maison du Vésinet.

La sœur de Luis Mariano, Maria-Luisa, a également une très belle voix.

« Mais chez nous une fille ne devient pas artiste », déclare Mariano sévère.

M. et Mme Gonzalez la tueraient plutôt. Ils admettent tout juste que la jeune fille se passionne pour la mécanique et circule sur la moto que Mariano lui a offerte.

Dans la famille, on est toujours en Espagne. Les uns et les autres ont appris, dans les coulisses des théâtres, un français un peu fantaisiste et Mme Gonzalez a dit aimablement à un agent l'autre jour :

« S'il vous plaît, monsieur le flic... »

Hollywood a voulu engager Mariano. Contrat sévère, option, sept ans... Peut-être aurait-il tout de même signé si une clause du contrat ne l'avait révolté. Elle précisait :

« M. Mariano n'aura pas le droit de changer de coiffure... »

Entre temps, on était venu s'assurer que ses dents étincelantes lui appartenaient bien en propre... Ecœuré, il a tout envoyé promener. Mais il a accepté un excellent contrat avec la télévision américaine. Il est rentré pour créer *Le Chanteur de Mexico*.

« Je ne suis pas comédien... » déclare-t-il quand on veut le faire répéter les scènes où il ne chante pas. Il est surtout empêtré dans un accent tenace, mais dont ses admiratrices lui affirment qu'il fait partie de son charme. Et quand on a autant d'admiratrices, il faut être d'une rare énergie, d'une rare lucidité pour écouter ceux... qui vous admirent un tout petit peu moins. Et quand on réunit cette énergie, cette lucidité, on devient rarement un charmant chanteur.

Il a d'ailleurs en scène un don assez rare, celui d'être naturel et de ne pas laisser sa bonne humeur dans sa loge.

« C'est marrant ! Je sous pas fatigué ! » dit-il à son directeur.

Pourtant, le brouillard l'empêche parfois, le soir, de rentrer au Vésinet. Alors il va coucher à l'hôtel. Et si chez lui les matinées sont sacrées, à l'hôtel, la téléphoniste appelle à neuf heures pour demander :

« ...Un autographe, s'il vous plaît, monsieur Mariano. »

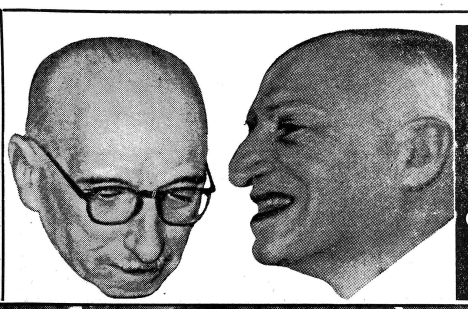
Il donne tous les autographes qu'on lui demande

Il le donne, il donne toutes les photos, tous les autographes qu'on lui demande. Il est ravi, il exulte, il s'écrie :

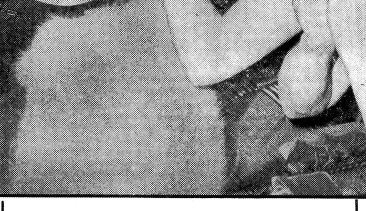
« Je sous riche maintenant ! » Et il dénombre ses biens. Quelques hectares au pays basque, une maison de campagne, un appartement boulevard de Courcelles qui n'est pas encore installé, des contrats de tous les côtés...

Comme tous les enfants gâtés, de temps en temps, il boude, il fait des caprices, il tape du pied, il se montre insupportable. Mais les orages passent vite. Le ciel de ce rossignol est presque toujours bleu.

Aucune femme n'a réussi à le mettre en cage et celles qui rêvent de lui peuvent rêver tranquilles : il n'est pas à elles, mais il n'est à personne. D'ailleurs, existe-t-il ? Peut-être n'est-il qu'une voix, qu'une image, qu'une drogue que des milliers de femmes absorbent pour que batte leur cœur et que s'émeuve leur chair comme d'autres prennent du gardénal pour dormir.



Maurois a ri de voir Mauriac chassé par Bacchus



LA trois centième de la brouille Mauriac-Cocteau s'est déroulée jeudi au théâtre Marigny le soir de la première de gala de Bacchus

La sortie de l'auteur du Sagouin passa pratiquement inaperçue et ne fut remarquée que lorsqu'elle fut reproduite le lendemain à la une des journaux du soir (qui ont un plus fort tirage que les journaux du matin).

Ce léger détail ne paraît cependant pas avoir échappé à André Maurois, également de l'Académie française et conseiller des cœurs féminins, qui a manifesté une hilarité bruyante, mais de bon aloi

Les psychologues affirment que M. Mauriac avait été choqué par certaines répliques de « Bacchus », notamment :

— L'église, c'est la femme-tronc... (ce mot avait d'ailleurs déjà été fait, depuis plusieurs mois, dans le *Canard enchaîné*, mais dans un tout autre esprit, il est vrai).

En tout cas, il est établi qu'en voyant sortir Mauriac, sans qu'il ait joint ses applaudissements à ceux de la haute société, Jean Cocteau a pleuré.

Cet incident n'a néanmoins pas gêné le lancement de la pièce.

Bacchus a un sujet analogue à celui du Diable et le Bon Dieu, la pièce de Jean-Paul Sartre. Cela montre une fois de plus l'extraordinaire souplesse du talent de Cocteau, qui a fait du Racine avec Renaud et Armide, de l'Hugo avec L'Aigle à deux têtes, et du Bataille avec Les Parents terribles toujours avec un égal bonheur.

(Photo André SARTRES.)

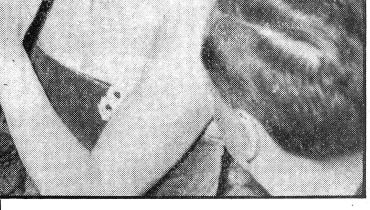
Un médecin (anonyme) : Les femmes sont plus grasses que les hommes

LES femmes ont deux fois plus de graisse que les hommes, a découvert un médecin britannique qui a prudemment gardé l'anonymat.

Après avoir longuement étudié ce sujet particulier rapporte le savant anglais dans le *British Medical Journal*, des médecins ont découvert que, d'une manière générale, quel que soit l'âge, les personnes du sexe faible sont deux fois plus grasses que celles du fort.

Ils ont constaté notamment que les femmes avaient sur les jambes le double plus un quart de graisse que les hommes. C'est d'ailleurs dans les jambes que la différence entre hommes et femmes est la plus sensible.

PUBLICITE
FRANCE DIMANCHE
REGIE-PRESSE
75 Champs-Elysées
BAL 12-91 et la suite



La toute gracieuse Gigi signe le Livre d'Or COROT, au cours d'un très élégant cocktail qui réunissait, le 14 décembre, les plus jolis mannequins parisiens chez COROT, les plus beaux tissus de Paris, 65 Champs-Elysées.